

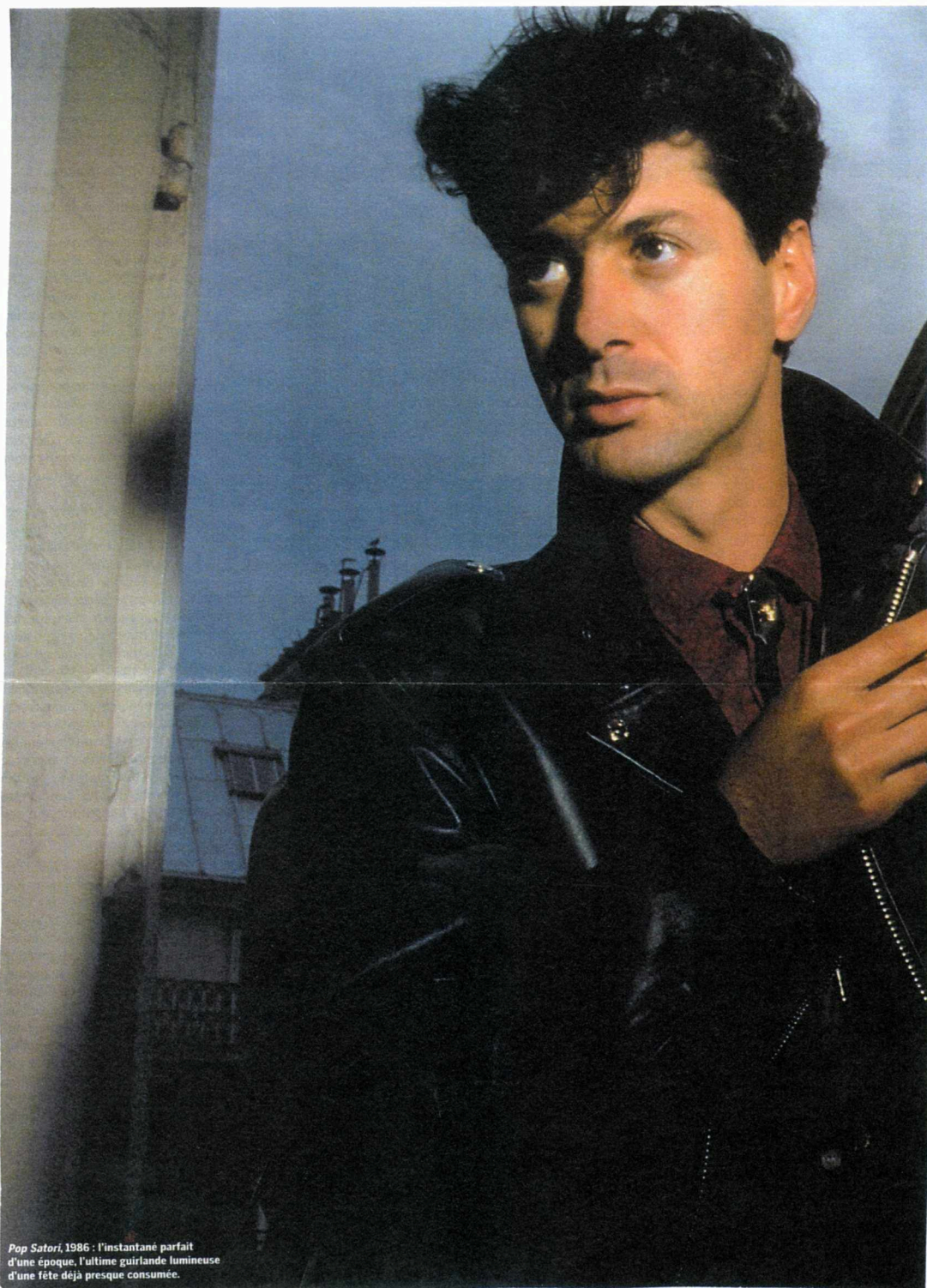


Hebdomadaire
T.M. : 70 783

☎ : 01 42 44 16 16
L.M. : N.C.

MARDI 7 NOVEMBRE 2006

INROCKUPTIBLES (LES)



Pop Satori, 1986 : l'instantané parfait
d'une époque, l'ultime guirlande lumineuse
d'une fête déjà presque consumée.

Tombé pour la France

Nous sommes en 1986, année zéro d'une certaine pop française. Etienne Daho sort *Pop Satori* et rien ne sera plus comme avant. Aujourd'hui, Etienne Daho rejoue exceptionnellement sur scène ces chansons sans rides : retour sur vingt glorieuses.

par Christophe Conte Photo Claude Gassian

Al'époque, Claude François avait disjuncté depuis longtemps et Patrick Bruel n'était encore qu'un joueur de poker qui bramait occasionnellement la chansonnette. Cela tient du miracle, ou d'un heureux malentendu, mais il y eut entre ces deux soulèvements hystériques, tours jumelles d'une furie collective de type Tampax-Biactol, la place pour un troisième dont l'objet étonne encore vingt ans plus tard. Etienne Daho. Oui, Daho, pas franchement le genre de porte-voix démagogue qui raffait d'habitude l'argent de poche des ados en France. Et pourtant, sans avoir à violenter sa réserve naturelle ni à étouffer ses obsessions musicales, il parviendra à se glisser dans un costard d'idole le temps d'une incontrôlable "Dahomania" de plusieurs saisons. Et à y survivre, ce qui est encore plus remarquable. On célèbre donc aujourd'hui le vingtième anniversaire de *Pop Sa-*

tori, l'album qui amplifia au printemps 1986 le phénomène amorcé un an plus tôt avec le single *Tombé pour la France*.

Une édition "Deluxe" ressort, accompagnée d'inédits et de demos en pagaille, de remixes et surtout d'une version live intégrale saisie sur le vif des huit soirs d'octobre 1986 où l'Olympia consacra Daho en leader d'une génération néo-pop, "branchée" comme on disait chez les ploucs, croisement habile entre la légèreté yé-yé et le vague à l'âme new-wave. Etienne Daho, 30 ans à l'époque, s'est ouvert à la musique dans le seul vrai creuset du rock français littéraire et élégant - le Rennes de la fin des années 70 -, puis a rejoint le Paris des fêtes permanentes et des *jeunes gens modernes* du début 80, travaillé avec Jacno (*Mythomane* en 1981) et Frank Darcel de Marquis De Sade (*La Notte, la notte* en 1984).

Son éclosion grand public est ainsi le fruit patient d'une certaine obstination, pas du tout la récompense d'un quelconque re- **---**

noncement. Au dos du maxi de *Tombé pour la France*, Daho avait déjà abattu quelques cartes précieuses, affirmé avec force son pedigree : un duo avec Françoise Hardy (*Et si je m'en vais avant toi*), une reprise de Gainsbourg (*Chez les yé-yé*) et une autre de Syd Barrett période Pink Floyd (*Arnold Layne*). On y trouvait aussi *La Ballade d'Edie S.* en hommage à l'égérie warholienne Edie Sedgwick. *"En 1985, cette face B a servi de bande-son à un reportage sur moi dans Les Enfants du rock. En une nuit, grâce à la télé, je suis devenu célèbre."*

Sur *Pop Satori*, Daho récidive en adaptant sous le nom de *Paris Le Flore* le splendide *Love at First Sight* de The Gist, le groupe formé par Stuart Moxham, ex-Young Marble Giants. Et il reprend encore Syd Barrett, période solo parano cette fois, avec le crépusculaire *Late*

Night. Il s'inspire également de Kerouac et de son *Satori à Paris* que lui a fait découvrir Frank Darcel : *"Je connaissais Sur la route mais pas ce récit initiatique qui passe étrangement par la Bretagne et se termine par un flash, une illumination, un satori en japonais, qui se produit dans la capitale. Exactement ce que j'avais vécu moi-même au cours des quelques années précédentes."*

Des centaines de milliers de gens – album certifié platine, tournée à guichets fermés – flashent à leur tour sur des références que personne d'autre n'aurait jamais osé brandir au Top 50 de Marc Toesca. Chez Michel Denisot enfin, lors d'un *Mon Zénith à moi* sur Canal+ que l'on peut sans gêne qualifier d'historique, Daho choisit de passer un extrait de concert du Velvet et un clip de Jesus And Mary Chain. Au creux des années 80, le rock subit une nouvelle mutation avec d'un côté le triomphe de l'electro-pop dont Depeche Mode est la tête de pont, de l'autre l'émergence d'une nouvelle génération de groupes aux guitares clinglantes que l'hebdomadaire anglais *NME*, alors tout-puissant, regroupe sur une compilation cassette manifeste, *C86*.

Daho, dans un tel contexte, incarne le correspondant français idéal parce que justement à la croisée des deux tendances : *"Je venais du rock, mes références n'étaient pas du tout populaires et en même temps, j'ai toujours adoré les tubes, les Beach Boys, la Motown. Avec des gens comme Jacno ou Taxi Girl au début des années 80, on était intéressés par l'électronique comme un prolongement naturel du rock. L'un de mes disques fétiches était par exemple le premier Suicide. Avec Jesus And Mary Chain ensuite, je trouvais pour la première fois mélangés mes deux groupes favoris : les Beach Boys et le Velvet."* Le concept sonore de *Pop Satori* est né lui aussi d'un flash musical pour un album passé rela-

tivement inaperçu, car sans doute trop en avance : *Wish Thing* de Torch Song, petit bijou d'electro-pop à voix diaphane sorti en 1984. Au moment de donner une suite – forcément très attendue – à *Tombé pour la France*, Daho n'obéit qu'à son instinct et décide d'aller à Londres enregistrer un album qu'il envisage au départ comme *"un disque de Torch Song avec ma voix, comme je l'ai fait plus tard avec le groupe Saint Etienne"*.

Sans trop savoir ce qui l'attend, il livre ses chansons, écrites avec son alter ego de l'époque Arnold Turboust, au leader du groupe, un certain William Orbit. Le même qui inscrira quelques années plus tard sur son carnet de commandes les noms de Prince, Madonna ou Robbie Williams, mais qui n'est à l'époque qu'un illustre inconnu. Daho possède un

flair incomparable, Orbit était probablement le partenaire idéal pour modeler dans la cire les quelques idées floues qui planaient dans son esprit : *"Je voulais un disque avec pas mal de recoins, des tiroirs à ouvrir, un son général assez ambitieux et complexe qui procure en même temps l'illusion d'un monde accueillant, réconfortant pour qui prend le temps d'y pénétrer."*

Orbit plantera juste le décor, produisant trois titres (dont *Paris Le Flore*) lors d'une première session londonienne, avant de jeter l'éponge pour d'obscures raisons d'argent alimentées par un manager ayant un peu trop flairé les pigeons français.

"On s'est retrouvés pour continuer l'album dans le studio de William mais ce dernier n'était pas là. Il n'y avait que son manager et une ingénieure du son débutante qui était obligée de lire la notice des instruments. J'ai hurlé très fort et, par chance, on nous a envoyé Rico Conning pour prendre le relais." Conning, bras droit de William Orbit, assure les jointures à la console et *Pop Satori*, que Daho et Turboust se retrouvent contraints de piloter seuls, arrive sain et sauf à bon port après avoir frôlé le démantage. De retour à Paris, l'euphorie qui a accompagné l'enregistrement (*"Je ne me souviens pas avoir dormi pendant les sessions, je sortais la nuit, j'écrivais les textes le matin et je passais la journée en studio"*) retombe brusquement. *"Personnellement, j'étais très heureux du disque. Chez Virgin, ils étaient totalement accablés, ils ne s'attendaient pas du tout à ça. J'ai voulu tout de suite partir en tournée pour défendre cet album, le faire entendre simplement, parce que j'avais peur que les gens passent à côté. C'est en réalité l'inverse qui se produisait, sans qu'on s'en*

rende compte, il était en train de se passer des choses incroyables et notre seul instrument de mesure, c'était de voir que l'on faisait chaque soir des salles un peu plus grandes, et que les gens connaissaient de mieux en mieux les paroles." Daho lui-même demandera à sa maison disques de ne pas sortir de troisième sin après *Epaule tattoo* et le triomphal *Duel au leil* – alors que l'album en refermait encore moins trois ou quatre – pour conserver contrôle à peu près humain sur ce qui était train d'arriver.

Deux décennies plus tard, les sons un peu métalliques et anguleux qui le constituaient ont le temps de faire le tour du cadran et de revenir en force, *Pop Satori* apparaît toujours aussi vif et fringant. Mieux, il s'impose avec le recul comme l'instantané parfait d'une époque en plein effondrement, l'ultime grande lumineuse d'une fête déjà presque consumée, où se refermaient avec l'arrivée du punk, du növö, de la pop française colorée et insouciant. Avec ses références aux essentialistes (le Tabou, Le Flore, le be-bop, Kerouac), son générique james-bondesque, sa citation des *Jerks électroniques* de Pierre Hebert et Michel Colombier, les ombres de Nico et Chet Baker qui flottent en arrière-plan, chanteuse du Velvet et le trompettiste de l'époque devaient participer à l'enregistrement (il firent faux bond à la dernière minute), c'est un disque qui raconte bien plus que son époque et qui épouse pourtant parfaitement son temps. Un album à la fois anachronique et

> Etienne Daho, leader d'une génération néo-pop, croisement habile entre la légèreté yé-yé et le vague à l'âme new-wave.

contemporain, nostalgique et futuriste, bourré de petits défauts qui lui confèrent ce charme d'époque et de trouvailles sonores et poétiques non encore toutes répertoriées. C'est enfin, sans doute, un disque charnière qui coulissera la pop *mad France* d'une ère vers une autre, des années 60 vers les années 00, et c'est le nombre de groupes et de chanteurs d'aujourd'hui

sont consciemment ou non redevables. Le 13 novembre, vingt ans après, Etienne Daho jouera *Pop Satori* en intégralité sur la scène de l'Olympia à la demande de ce journal, né lui aussi un certain printemps de 1985. Comme dit la chanson *Satori Pop Century* : *guise d'épilogue ouvrons le dialogue. Mission deux euphorie synchrone.* Joyeux anniversaires à nous. ■

Album *Pop Satori Deluxe* (Capitol/EMI)

FESTIVAL de INROCKS

Festival des Inrocks Le 13 novembre à l'Olympia, avec TV On The Radio, The Klaxons et Fields (Spank Rock également prévu, a annulé sa tournée européenne).

Site www.etiennedaho.com